

LES GESTES COULEURS

ANNABELLE GUGNON

L'artiste franco-britannique, Alice Anderson, donne à voir un temps nouveau de sa quête. Ses « gestes perdus » composent des dessins de couleurs vives. Ils forment une musique de traces. Ils sont rythmés par la chorégraphie spontanée qu'engendre chacune des performances de l'artiste. Qu'elles se déroulent au secret de l'atelier ou en présence d'un public, ces performances ouvrent des infra-événements, des absences, des trances qui scandent, déroutent et réorientent le geste. Le perdent. Chaque micro-changement se manifeste par le remplacement d'une couleur au profit d'une autre et par le son du crayon caduc jeté dans un bol de cuivre rivé au sol. Ces performances se prolongent pendant toute une journée, parfois plusieurs jours de suite. L'endurance est la condition d'un transport hypnotique.

Ces gestes-couleurs sont la poursuite, sous une autre forme, des tissages au fil de cuivre. Dans les performances qui utilisent les crayons comme celles qui impliquent le fil, il s'agit toujours pour Anderson de tisser, de mémoriser le monde contemporain, ses objets comme ses pratiques, « [ses] bribes et [ses] morceaux, témoins fossiles de l'histoire [...] d'une société », comme l'a écrit l'anthropologue Claude Lévi-Strauss. ¹

Les Lost Gestures mémorisent au crayon de couleur les signes typographiques digitaux ; ces points, ces mots-dièse, ces parenthèses, ces flèches, ces tirets ordonnés sur le clavier de l'ordinateur. Ces signes président aux connections numériques et dématérialisées, les rendent possibles et les symbolisent.

Ils sont les indices d'un monde où l'intelligence artificielle, la nanotechnologie, la biotechnologie redéfinissent les logiques et les alliances de l'existence humaine.

A chaque performance, Anderson sélectionne un unique caractère typographique. Les couleurs viendront l'animer tout au long de la séquence, laquelle prend fin avec l'épuisement des nuances de la palette. Aussi chaque dessin détient-il un potentiel de couleurs similaires pour un tissage tout à fait différent. Mais tous seront nés d'un rythme s'accélégrant jusqu'à arriver à son acmé, à une ivresse provoquée par la répétition comme ont pu l'être les lignes de « Je t'aime » de Louise Bourgeois (1994) ou ses pluies de flèches rouges sérigraphiées « Untitled », 2002.

Toutefois, Anderson ne se trouve pas dans le champ du désir scandé mais cherche plutôt à se laisser parcourir par un flux, à la manière du peintre américain Cy Twombly réalisant ses écritures expressionnistes — par exemple, « Roman Notes 3 » (1970).

Les deux artistes ont en commun de faire œuvre en se laissant traverser par le mystère de gestes flottants, sans forme préétablie. « Le geste, c'est la somme indéterminée et inépuisable des raisons, des pulsions, des paresseuses qui entourent l'acte d'une atmosphère », écrit Roland Barthes² à propos des tableaux de Cy Twombly.

Car le geste est libre. Contrairement à l'acte, il ne veut rien produire, il existe, il s'accomplit, et, par conséquent, il libère.« Ces gestes répétés assouvissent mon besoin d'être en respiration, de vivre l'espace, de le prendre, dit Anderson. Dans les performances, je m'oublie moi-même, c'est une délivrance et c'est aussi une manière d'explorer l'inconnu. »³ Son être s'anime de mouvements dont elle est le témoin à travers la couleur. D'ailleurs, elle est la première à s'étonner du résultat, à le découvrir comme un agencement venu de surcroît, à l'insu d'elle-même.

A regarder les linéarités enchevêtrées des mots-dièse, les turbulences des flèches démultipliées, les bonds harmonieux des parenthèses, il se passe là quelque chose de primal, pulsionnel, d'une disposition ancestrale venant activer la vie. Sans chercher à le savoir précisément, Anderson effectue à rebours — intuitivement — le chemin des humains qui, au profit d'expériences et de pensées, ont pu concevoir la notion même de rythme. En explorant les signes du monde digital, elle revient à la source de ce concept. Comme l'a montré le linguiste Emile Benveniste, « rien n'a été moins 'naturel' que cette élaboration lente [...] d'une notion qui nous semble si nécessairement inhérente aux formes articulées du mouvement. »⁴

Le mot « rythme » ne s'est pas imposé par l'observation de la mer ou du fleuve. Le terme est passé par les atomes d'Héraclite et de Démocrite pour transiter par Platon écrivant : « L'harmonie est une consonance, la consonance un accord... C'est de la même manière que le rythme résulte du rapide et du lent, d'abord opposés, puis accordés. »⁵ Enfin, le rythme a atteint sa définition actuelle: « L'arrangement harmonieux des attitudes corporelles combiné avec un mètre. [...] On pourra alors parler d'une danse, d'une démarche, d'un chant [...] et tout ce qui suppose une activité continue décomposée par le mètre en temps alternés. »⁶

Les Lost Gestures résultent d'une danse. Aux gestes et rythmes d'Anderson, répondent les improvisations de la danseuse contemporaine Ino Riga. Elle se met au diapason des mouvements de la plasticienne. La chorégraphie entre les deux femmes convoque des énergies premières, comme un ballet cosmique retissant un lien entre tous les vivants, ceux d'aujourd'hui et ceux de la nuit des temps.

La même question les a engagés à inventer, à créer, à découvrir : que veut dire exister ? Les réponses et les idéaux dessinent les horizons du futur. Les Lost Gestures activent cette interrogation en la précisant : que veut dire exister dans un monde digital et dématérialisé ?

Anderson ne cherche pas de réponse immédiate mais expérimente l'ouverture de l'incertitude. Les énergies créatrices répondent. « Je me sens comme un matériau. Je me saisis du moindre signe et tout concorde. J'ai l'impression d'être là pour faire ce qui doit être fait », dit-elle. Ses performances la placent dans le monde et dans l'histoire. Elle se laisse traverser par un flux dont elle ignore l'origine et la destination.

Par sa spontanéité, le dessin est la technique la plus ajustée à cette situation. « Le dessin est énergie, a dit l'artiste Joseph Beuys. Il est un élément dont la combustion transforme immédiatement les idées en représentations. »⁷ Chez Anderson, cette alchimie, au diapason de l'ici et maintenant, est l'une des conditions des Lost Gestures.

D'ailleurs, si une intensité de présence n'est pas au rendez-vous de la performance, la plasticienne ne conserve pas l'œuvre. Chacun des dessins doit être un témoignage vif sinon il n'a pas lieu d'être. C'est éthique. Pour elle, l'ici et maintenant est un gage d'authenticité, au sens où l'a établi Walter Benjamin : « A la plus parfaite reproduction, il manque toujours une chose : le hic et nunc de l'œuvre d'art — l'unicité de son existence au lieu où elle se trouve. Le hic et nunc de l'original constitue ce qu'on appelle son authenticité. »⁸

Les performances des *Lost Gestures* chargent de présence corporelle des signes typographiques numériques, donc éthérés. Lorsque les ouvriers du livre les composaient encore au plomb, ces signes portaient l'empreinte de la projection du corps. D'ailleurs, le vocabulaire technique en est encore aujourd'hui tramé : on dit le « corps » de la lettre, « l'œil », la « tête » d'un caractère, sa « panse »...

Il ne s'agit toutefois pas pour Anderson d'associer artificiellement du corps à l'univers digital mais plutôt de « laisser parler les choses et le monde »⁹. C'est ainsi que John Cage définit le silence, un processus qui est l'inverse de la communication et ses discours préconçus. Le silence, en ne provoquant aucun carambolage d'intentions, se met à l'écoute de la vie telle qu'elle se propose au corps et aux sens. Le silence est la condition sine qua non pour se mettre à l'écoute des hasards qui ourdissent les connections signifiantes. Il s'agit de toujours et encore retisser le monde et ses élans, ses espaces, ses libertés. L'artiste Anderson y accorde sa vie.

1 Claude Lévi-Strauss, « La Pensée sauvage », in « Œuvres », éd. Gallimard, coll. La Pléiade, 2008.

2 Roland Barthes, « Cy Twombly », éd. Seuil, 2016.

3 Toutes les citations d'Alice Anderson sont le fruit d'un entretien réalisé avec l'artiste à Paris, le 24 octobre 2018.

4 Emile Benveniste, « Problèmes de linguistique générale », tome 1, éd. Gallimard, 1976.

5 Platon, « Le Banquet », 187b, in Emile Benveniste, op. cite.

6 Emile Benveniste, op. cite.

7 Lucrezia de Dominizio Durini, « Beuys Voice », éd. Mondadori Electa, 2011.

8 Walter Benjamin, « L'Œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique », éd. Allia, 2011.

9 John Cage, « Pour les oiseaux. Entretien avec Daniel Charles », 1970, éd. L'Herne, 2014.